

Vie et culture

Au coeur de la rose... et de bien d'autres choses

par Michel Bélair

collaboration spéciale

Il y a des journées, vraiment, où on se laisserait aller à toute sorte de choses. À décrocher, à prendre le large. Si le mot "rêve" n'était pas si galvaudé, si la "réalité" n'était pas si limitée à toutes les catégorisations auxquelles on la restreint, cette dimension d'existence en viendrait peut-être à jouer un rôle direct sur la pulpe même des événements quotidiens. C'est un peu ce que l'on ressent à

travers le texte de Pierre Perreault, "Au coeur de la rose", que le TPQ promène maintenant en province après trois représentations à Montréal.

Parler comme on vit

"Au coeur de la rose" n'est pas un texte neuf; il y a dix ans, toutes les troupes de théâtre des collèges se sont précipitées sur cette pièce que déjà on avait étiquetée "poétique". À cause de son langage, à cause de ces images absolument incroyables que

Perreault enfile les une après les autres, comme si c'était là la façon de parler de tout le monde, on a rapidement fait d'"Au coeur de la rose" quelque chose de poussiéreux et de tout à fait en dehors de la vie. Le grand mérite de la production du TPQ est justement d'avoir sorti le texte de Perreault des boules à mites.

Quelque chose "passe" dans le spectacle du TPQ, quelque chose d'assez difficile à définir mais qui colore toute la représentation; comme si le contact s'établissait, comme si les cartes étaient tellement bien étalées qu'on passait à

autre chose de beaucoup plus important se situant au-delà de l'aire de jeu, comme si une sorte de magie ou plutôt de cérémonial sacré prenait forme, on en sort avec une sorte de sentiment de gêne. De gêne parce que c'est après que tout est fini qu'on se rend compte de la profondeur de cet état "autre" dans lequel on s'est promené pendant près de deux heures. La production du TPQ traine son temps avec elle, au même titre que ses décors. Ce temps, c'est celui qu'on évite habituellement; c'est le temps de prendre le temps, le temps d'écouter, le temps de regarder flamber les mots et les images. C'est le temps de parler comme on vit. C'est le temps, hors contexte, de ceux qui manient les mots comme ils conduisent leur bateau; en leur touchant. En les pétrissant d'un au-delà de la communication directe et mécanique qui fait que les falaises parlent la langue des nids d'oiseaux...

Le plus étrange, c'est que pendant deux heures, des images comme celle-là se mettent à se promener dans la salle, à prendre consistance, à vivre presque. Au début, on les entend; c'est beau. Poétique. Puis, tout à coup, on se rend compte qu'en disant les choses comme il les dit, Perreault fait de ses personnages de véritables accoucheurs; les mots qu'ils parlent en viennent à former peu à peu un véritable monde à part, une sorte de décor invisible qui envahit toute la scène et qui sent, et qui bouge et qui est salé et sauvage comme la mer. C'est là que, la première fois, on décroche en se disant que,

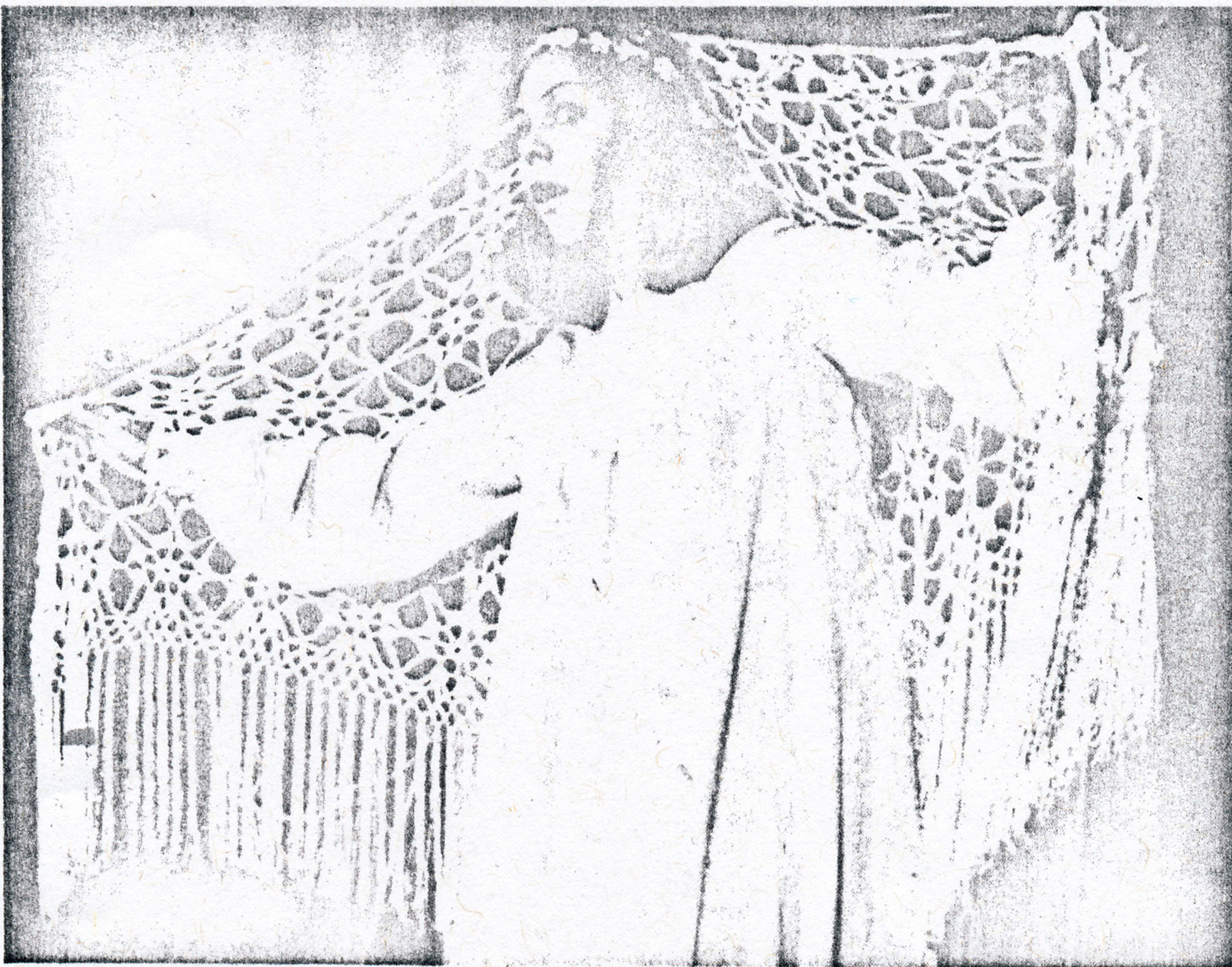


Photo François Renaud

Anouk Simard qui incarne le personnage de la fille dans la production de la pièce de Pierre Perreault par le Théâtre Populaire du Québec.

quand même il ne faut pas trop se laisser aller, qu'on est au théâtre... Et puis, ça reprend. Deux ou trois répliques et des pans de rochers réapparaissent dressés en falaises, avec des trous dedans et plein d'oiseaux qui crient... Ouf! Deuxième coffee-break. Comme si la réalité exigeait plus de fidélité au temps et à l'espace, il y a encore ce besoin de revenir vérifier ce qui se passe dans la salle tout autour; et c'est là, dans ces descentes vers la réalité, qu'on réalise l'ampleur du pouvoir de l'image. Heureusement presque, l'entracte arrive.

Là, dans ce monde presque rassurant des machines distributrices qui déversent du black-coffee-cream-and-sugar, le monde se resolidifie; s'il y a des Anglais dans le coin, c'est qu'on retombe dans le vrai monde. Puis, tiens même là, on repense à ce qui vient de se passer en se souvenant que Pierre Perreault est un homme "engagé"; à quelque chose qui est écrit dans le programme aussi, blanc sur noir: "À propos de cette pièce... à la réflexion et longtemps après le crime; il me semble que j'ai voulu confier à une fille la charge d'une libération. Pourquoi une femme en cette occu-

rence? Parce que la femme sent mieux venir le temps des délivrances."

Tiens, il y a cela aussi; l'allégorie. La pièce peut se lire aussi à travers cette grille; l'histoire d'une tentative de libération qui, paradoxalement, fait le lien avec la machine à café... Mais, tout au-dessus de cela gronde encore le ressac des mots et des phrases.

Sacrer

De retour dans la salle, c'est presque la surprise de constater que le décor est tout blanc et que la scène est vide à la seule exception d'une table et de deux bancs de bois. Avant de retomber, avant de se remettre à sentir ce souffle salé s'infiltrant sous chaque syllabe, il me vient un mot; sacré. L'expérience du sacré. Je ne parle pas de curé ou de méditation transcendante... non, simplement le mot "sacré". Depuis le temps que, dans ma tête, objectivement, le théâtre tourne autour de ce mot, c'est peut-être la première fois que je peux sentir de façon aussi concrète l'existence d'un pont. C'est pourtant étrange quand on pense que toute la pièce se passe sur une île... Et puis ça repart

avec la même profondeur, la même densité. Jusqu'à la fin, sans lâcher une seule seconde, Perreault dévide ses images de la même façon qu'il fait ses films; en les caressant. Encore une fois, chapeau à l'équipe du TPQ. À Jean-Guy Sabourin à la mise en scène et surtout à cette équipe de comédiens absolument remarquable qui réussit à faire d'un texte à lire une sorte de fresque vécue où les paysages se mettent à vivre de la vie même d'un personnage omniprésent.

En ce sens, "Au coeur de la rose", est l'histoire de ce que l'on pourrait appeler une foi commune. C'est à y croire qu'Anouk Sismard, Jacques Morin, Raymond Bouchard, Janine Sutto, Patrick Peuvion et Daniel Tremblay ont totalement réussi à dépoussiérer un texte condamné par sa trop grande plasticité. C'est à y croire que tous font d'"Au coeur de la rose" la meilleure production de ce début de saison.

En terminant par une image, on pourrait dire que c'est en témoignant du sacré que le langage atteint à cet acte magique de la mise en présence et qui fait que même sur les scènes de théâtre, les mots en viennent à prendre corps et à vivre d'une existence qu'on ne leur accorde habituellement que dans les livres. Comme dirait l'autre; faut l'faire!